



[Le Phun]

“La quiétude des Vietnamiens nous a marqués”

ENTRETIEN. Pour sa “Balade des jardins”, la troupe a travaillé avec les maraîchers de Huê, en s’inspirant de la culture populaire. Phéaille se souvient.

Voilà presque 30 ans que Le Phun se faufile dans les anfractuosités du quotidien et glisse en douce un peu d’utopie au creux des fissures sociales. Tramant ses histoires dans l’épaisseur du tissu urbain ou du manteau végétal, il ourdit le fil de récits extravagants par un travail plastique et technique qui s’inspire des particularités topographiques et culturelles des lieux comme de l’esprit des habitants. Opérant par subtils décalages et infimes détournements, les créations décapent les habitudes pour faire jaillir l’éclat étonnant du réel. Fondée par Phéaille et quelques rêveurs incorrigibles, la compagnie prend l’imaginaire comme espace de jeu et milite « Pour un Humour Universel et Nécessaire », soit Phun. En 2000, l’équipe embarquait pour le Viêt Nam, invitée au Festival de Huê, et inventait une balade particulière à travers les jardins de la cité impériale.



En 2000, Le Phun a revisité les jardins de la cité impériale de Huê, en reprenant parfois des symboles vietnamiens, comme la tortue, symbole de longévité.

Stradda : Comment est née cette « Balade des jardins » de Huê ?

Phéaille : Sur les remparts de la cité impériale de Huê, des jardins avaient été aménagés, à l’époque de la Cochinchine, pour cultiver des légumes et satisfaire la demande des colons français. La société Vilmorin fournissait les graines. Ensuite, les jardiniers ont continué à planter des salades. Les autorités vietnamiennes voulaient nettoyer le site pour le tourisme et donc détruire ces potagers. Notre projet artistique s’inscrivait aussi dans l’objectif de les sauvegarder. La compagnie était repérée pour avoir conçu des spectacles « végétaux ». Dans « La Vengeance des semis », Le Phun avait planté ses installations maraîchères dans le bitume pour interroger le regard sur la ville, le rapport à la nature et les choix urbanistiques. →

Leyinetleyang s'épanouissent dans les jardins de la citadelle.

Ci-dessous, "La Vengeance des semis" installée dans la gare d'Aurillac, en 1992.



© LE PHUN

“On rencontrait les passants, on allait faire des parades au marché. On s'était même installé chez une coiffeuse qui expliquait notre démarche.”

→ En glissant dans l'espace public un imaginaire dont chacun pouvait s'emparer, nous proposons une poétique qui décalait les «évidences».

Vous créez in situ, avec le contexte et les habitants. Quels furent les échanges avec les Vietnamiens ?

P.: Les gens avaient vécu des années terribles d'oppression et pourtant ils dégagèrent une sérénité et une générosité souriante. Ils manifestèrent une connaissance et un respect impressionnant de la culture française. Ça m'avait frappé lors du premier repérage. Nous avons noué avec les jardiniers une relation très forte, qui perdure aujourd'hui. Nous continuons même à leur faire parvenir des graines par des amis qui se rendent là-bas. Nous avons aussi collaboré avec quatre élèves interprètes. Les Vietnamiens avaient tout de même une appréhension vis-à-vis des Occidentaux, majoritairement perçus comme des touristes consommateurs. Le contrôle communiste restait très puissant sur la société. La pression s'exerçait sur nous au quotidien. Les conducteurs de «cyclos», les vélos-taxis, devaient faire leur rapport à la police chaque jour sous peine de perdre leur patente. Les «volontaires verts», majoritairement des jeunes issus de la nomen-

klatura, nous soumettaient à leurs investigations permanentes. Tous les jours, je passais des heures à répondre à leurs questions qui décortiquaient le processus de création. Comme dans un jeu tacite, ils attendaient que je craque et je ne devais surtout pas perdre mon calme. J'ai appris la patience...

Comment la culture vietnamienne a-t-elle innervé la création ?

P.: Nous avons tracé des parcours thématiques qui, partant du centre ville, cheminaient à travers les plantations et les canaux de la cité impériale. Ces balades invitaient les promeneurs à découvrir la citadelle par des chemins détournés, au gré d'une errance poétique. Les groupes portaient en vélo, en



© LE PHUN

Les cyclos qui ont accompagné Le Phun tout au long du séjour de la compagnie à Hué.



© LE PHUN

bateau ou en cyclo. Le dessin paysager des jardins s'inspirait des animaux sacrés des coutumes vietnamiennes: le dragon, la licorne, la tortue et le phénix. A vrai dire, nous avons moins travaillé sur les arts traditionnels vietnamiens, représentés dans d'autres manifestations du festival de Hué, que sur la culture populaire, à travers les objets du quotidien, la langue et les pratiques. On est resté près d'un mois et demi à Hué, si bien qu'une relation de confiance a pu s'instaurer. C'est le temps nécessaire pour comprendre la culture de l'autre. On rencontrait les commerçants, les passants, on allait sur le marché faire des parades. On s'était même installé chez une coiffeuse qui racontait notre démarche à ses clients. Par cette proximité et ces échanges sur leurs lieux de vie, on amenait les Vietnamiens à voir autrement la création artistique, mais aussi leur paysage, mais aussi les Occidentaux.

Cette expérience a-t-elle influencé votre processus de création, notamment dans les relations que vous nouez avec les gens et dans l'intégration des caractéristiques d'un territoire ?

P.: Durant la préparation de «*La Balade des jardins*», je travaillais à la création des «*Gûmes*», personnages mi-humains, mi-végétaux, secrètement installés dans les jardins publics. La douceur et la quiétude des Vietnamiens, dont quatre nous avaient suivi en France, a teinté le climat de cette installation particulière. Cette expérience, tout comme nos tournées à l'étranger, ont grandi ma compréhension du monde car elles poussent à se remettre en cause, à développer une réflexion sur les multiples cultures et communautés qui le peuplent. Se confronter à des sociétés différentes, voir d'autres logiques de pensées, découvrir la richesse de l'autre, me permet de prendre conscience de la relativité de mon point de vue et de découvrir d'autres possibles.

● PROPOS RECUEILLIS PAR GWÉNOLA DAVID

“Le Phun m'a apporté une graine de douce folie”

Nguyen Thi Ngoc Thuy et Nguyen Thi Mai Khoi, deux jeunes vietnamiennes qui ont travaillé avec Le Phun et interprété les textes de la compagnie, reviennent sur cette expérience.

Stradda : Comment s'est déroulé le processus de création ?

Nguyen Thi Ngoc Thuy : Le Phun a fait la démarche de comprendre l'origine et la conception de ces jardins nichés sur les remparts de l'ancienne capitale impériale. La part artistique a été de concevoir une errance à travers les racines traditionnelles et antiques de ces cultures maraîchères, basées sur le besoin de se nourrir, sans oublier les règles de la géomancie, qui régissent toutes les implantations au Viêt Nam. L'art du Phun fut de mettre à la portée de l'esprit occidental une tradition vietnamienne, séculaire et hermétique, qui s'appuie sur la science du vent et de l'eau (Phong thuy ou Feng shui), avec bien sûr la vision toute «le phunesque» de l'art du spectacle, qui ne peut qu'attirer l'attention et interpellé le spectateur.

Nguyen Thi Mai Khoi : Le Phun a su valoriser et harmoniser ces jardins, encore rudimentaires, perdus dans l'âme des gens de Hue, même s'ils leur avaient fourni quotidiennement ses légumes et végétaux. La troupe a intégré des principes de base du Feng Shui afin d'apporter aux spectateurs un art populaire mais vraiment humain. Les artistes du Phun ont mis en œuvre pas à pas le processus : ils ont d'abord visité les plantations et rencontré des cultivateurs pour découvrir leur vie et leurs techniques. Ils ont dessiné et décoré les jardins. Ils sont devenus paysans, vivant avec les familles de jardiniers, participant chaque jour aux activités de jardinage comme le ratissage, l'arrosage, la cueillette des plantes, mais aussi le semis des nouvelles graines apportées de leur pays. Ils ont également formé une équipe de conducteurs de cyclos qui allaient accompagner les promeneurs et ils ont décoré leurs engins de manière très Phun.

Que vous a apporté cette expérience ?

Thuy : Une autre vision de ma propre culture et une certitude de sa richesse, sans oublier que la vie se doit de porter en elle cette graine de douce folie que Le Phun sait mettre en avant à travers son expression de l'art populaire... et que j'ai adoptée dans ma vie de tous les jours ! Khoi : J'ai pris conscience de valeurs que l'on considère comme triviales, je me suis aperçue que les vrais artistes sont de vrais travailleurs.

Quel est votre souvenir le plus marquant ?

Thuy : Le sentiment intense de solidarité entre tous les membres de la troupe. J'ai compris que le liant entre tous était l'expression unique d'un art que chacun d'eux vivait et exprimait avec beaucoup de professionnalisme.

Khoi : Un sentiment très familial s'est développé entre nous, les Phuns, les jardiniers et même les conducteurs de cyclos. Quand nous avons dit au revoir à la compagnie, nous avons eu l'impression de perdre un membre de la famille ! ● PROPOS RECUEILLIS PAR GW.D.

www.lephun.net